

Les cahiers de la justice

Revue trimestrielle de l'École nationale de la magistrature

#2020/2

TRIBUNE “

Un travail de mémoire en construction

par Denis Salas et Olivier Pluen

DOSSIER [] **Les nouveaux visages de l'esclavage**

Béatrice Boissard | Thibaut Fleury Graff | Fabienne Jault-Seseke |
Victoire Lasbordes - de Virville | Loréna Moua | Sylvie O'Dy | Éric Panloup |
Benoît Petit | Olivier Pluen | Delphine Porcheron | Denis Salas |

CHRONIQUES {

**Le procès de Hissène Habré : Un tournant
pour la justice internationale**

par Reed Brody

**La politique criminelle des jeunes adultes
délinquants en Europe : approche comparative**

par Frieder Dunkel

**La médiation familiale et la théorie des
deux conflits**

par Laura Viaut

« Le moins mauvais des mondes »

par François Ost

François Ost, Écrivain, philosophe, juriste.

Faire du droit en racontant des histoires, tel est le pari de l'auteur, entamé dans son ouvrage *Si le droit m'était conté* (Daloz, 2019) : la littérature comme voie de droit, le droit mis en récit. Des juristes qui prennent la plume, racontent le droit, et s'interrogent sur sa nature, ses fonctions, ses valeurs. Pari d'autant mieux venu lorsque l'actualité bouscule les limites du pensable. Quel droit en période d'exception ?, c'est la question que pose ce conte. Au Royaume de Nimportou, les conseillers de Rex croient pouvoir s'en passer, au nom de l'urgence et de la nécessité. Tous les registres normatifs sont mobilisés – économique, technique, ludique, médical, religieux - sauf le juridique... jusqu'au jour où Marianne, la fille du Roi, se rebelle. Se pourrait-il que le droit ?...

Making law by telling stories, such is the author's gamble, begun in his book Si le droit m'était conté (Daloz, 2019) : literature as a way of law, law as a narrative. Lawyers who take up the pen, tell the law, and question its nature, its functions and its values. A gamble all the more appropriate when current events push the limits of what is conceivable. What law in times of exception ? is the question this tale asks. In the Kingdom of Nimportou, Rex's advisors believe they can do without it, in the name of urgency and necessity. All normative registers are mobilized - economic, technical, recreational, medical, religious - except the legal one... until the day when Marianne, the King's daughter, rebels. Could it be that the law?...

Cela faisait longtemps maintenant que la situation se dégradait au royaume de Nimportou. La production baissait de façon inquiétante, la moitié de la population était au chômage, la monnaie ne valait quasi plus rien et la bourse était au plus bas. Le courrier était distribué irrégulièrement et, dans certains bourgs, les poubelles n'étaient plus ramassées depuis des semaines. Faute d'équipements, les écoles commençaient à fermer. Même le nécessaire commençait à manquer,

car, depuis belle lurette, les gens avaient accumulé chez eux des stocks faramineux de provisions. Certains journaux se faisaient l'écho de nouvelles inquiétantes : aux confins du royaume, des incidents auraient éclaté, opposant les garde-frontières à des envahisseurs inconnus ; ces rumeurs, officiellement démenties, continuaient cependant de circuler. Il était question aussi d'une étrange épidémie qui, dans certaines régions, aurait emporté des centaines de vieillards, mais ici

encore, une chape de plomb avait recouvert ces nouvelles alarmantes. Pour ne rien arranger, le climat lui-même semblait se dérégler : après un hiver anormalement doux et un printemps glacial qui avait gelé les prémices, les incessantes averses de l'été avaient fini par emporter l'essentiel des récoltes.

Le bon peuple de Nimportou commençait à s'impatienter, et, lors d'un de ses récents déplacements en province, Rex, son souverain, avait même été hué par la foule, ce qui ne lui était jamais arrivé en quarante ans de règne. Dans un premier temps, le bon roi avait tenté d'apaiser les rancœurs, en déliant les cordons de sa cassette personnelle : des brioches et des salaisons étaient distribuées gratuitement, les dimanches sur les places des marchés. Plus tard, le monarque s'était résolu à diminuer de moitié les impôts que collectaient ses intendants généraux. Mais, comme il n'y avait en vérité plus grand-chose à collecter, la mesure irrita la population plus qu'elle ne l'apaisa.

« “Mes amis”, leur dit-il « je vous ai réunis ce jour parce que la situation de notre beau pays est devenue alarmante. »

Alors Rex se résolut à réunir le Conseil des Sages de son royaume, chose qui ne s'était plus vue depuis des lustres. Le Conseil comptait sept membres, réputés pour leur compétence ou leur talent. Dans l'ordre de leur arrivée au château, on reconnut : Picflouz, le plus pressé, versé dans l'économie et grand argentier du Royaume ; Programmor lui emboîtait le pas : célèbre mathématicien,

il était l'ingénieur en chef de sa Majesté ; dans sa foulée, Casinus, toujours hilare, cet homme au passé d'histrion, présidait désormais aux cérémonies de la Cour, et y faisait office de « maître des plaisirs » ; suivait, pâle et réservé, Diafoirus, le médecin personnel du roi ; un peu plus tard on vit arriver Inquisitor, plus pâle et plus réservé encore, le Pontife suprême de la nation et confesseur du roi. Le sixième membre, Martial, général en chef des armées, était déjà sur place en sa qualité de chef de la garde ; quant au septième, Léonardo, artiste célèbre en charge des beaux-arts et précepteur des enfants royaux, il arriva avec un peu de retard.

Lorsque tout ce beau monde eut pris place autour de la grande table vernie de la salle du Conseil, Rex prit la parole, avec, dans le ton, une gravité qui ne lui était pas coutumière : « Mes amis », leur dit-il « je vous ai réunis ce jour parce que la situation de notre beau pays est devenue alarmante. Comme vous le savez, notre économie est en panne, nos stocks de vivres au plus bas, nos écoles et nos hôpitaux presque à l'arrêt ; les rapports que m'adressent de province mes intendants sont alarmants : partout gronde la révolte ; nombreux sont ceux qui ont déposé l'outil, et nos routes ne sont plus sûres. La loi n'est plus respectée et la sédition menace. L'heure est sans doute venue d'adopter des mesures radicales puisque toutes nos anciennes recettes ont échoué. Ce dont le pays a besoin pour le délivrer des fléaux qui l'affligent, c'est d'un homme providentiel capable de lui administrer un remède de choc. Quelqu'un parmi vous sera-t-il de

taille à relever le défi ? Si c'était le cas, je mettrais à sa disposition toutes les ressources du trésor, et s'il réussissait à ramener la paix et la prospérité dans nos contrées, je lui offrirais la main de ma fille Marianne, en âge désormais de se marier ». À ces derniers mots, un frisson parcourut l'assemblée : nul n'ignorait la beauté de la fille du roi, et chacun savait qu'elle avait déjà éconduit plusieurs princes étrangers.

Toujours affairé et très sûr de lui, Picflouz se lève et demande la parole : « Majesté, je suis votre homme. Donnez-moi quelques semaines et je redresse le pays. Je soutiens l'industrie, je libère le commerce, j'ouvre les frontières ; à chacun, je dis : « enrichissez-vous et vous serez heureux ! », aux pandores et aux gabelous je dis : « laissez faire, laissez passer, et nos écus seront bien gardés ! ». Il ne faudra pas longtemps pour que Nimportou redevienne l'Eldorado des temps modernes ! ». Des hochements de tête (dont on n'est pas certain qu'ils soient tous approbateurs) suivirent ces mâles propos. Mais comme personne d'autre autour de la table ne semblait vouloir prendre la parole, Rex déclara : « A dater de ce jour et jusqu'à la nouvelle lune, le grand argentier dispose des pleins pouvoirs dans le Royaume. Chacun veillera à se mettre à sa disposition. Rendez-vous, ici même, dans quatre semaines – J'ai dit ».

Tout alla très vite désormais : des hérauts proclamaient la bonne nouvelle sur les places et les marchés : les impôts étaient réduits des trois quarts, les taux de crédits ramenés à 1 %. La « croissance sans frontières » était

le nouveau mot d'ordre ; des termes nouveaux apparaissaient, qui mettaient le peuple en joie : « pouvoir d'achat », « retour sur investissement » « produit intérieur brut ». Tout le monde jouait désormais au grand jeu du marché. La planche à billets tournait à plein régime, et les écus semblaient couler à flot. Alléchés par ces fabuleuses promesses d'enrichissement, les gens s'endettaient joyeusement, sans crainte du lendemain. Les plus malins jouaient à un jeu plus complexe à la bourse du commerce : ils vendaient et achetaient, jusqu'à dix fois la même journée, des marchandises, des titres sur ces marchandises, et bientôt des titres sur ces titres, – et se retrouvaient fabuleusement riches le soir venu. La fée spéculation avait, par quelques clics magiques, transformé les citrouilles en carrosses, et les souillons en princesses.

« Ce dont le pays a besoin pour le délivrer des fléaux qui l'affligent, c'est d'un homme providentiel capable de lui administrer un remède de choc. Quelqu'un parmi vous sera-t-il de taille à relever le défi ? »



Picflouz, avec l'aide de son conseiller au travail, Hubert, attachait une attention particulière à la réorganisation des corporations ; chacun, proclamait-on désormais, deviendrait « entrepreneur de lui-même » – et le bon peuple de répéter benoîtement la formule. Foin des réglementations ombrageuses, des procédures tatillonnes et des interdictions contraignantes : dans le monde de Picflouz, le succès était désormais à la portée de chacun.

A vrai dire, c'était le droit tout entier qui était tenu en suspicion, comme un empêcheur



de s'enrichir pour de bon. Lois et règlements étaient désormais cotés en bourse, y compris les législations étrangères. Sans surprise, au bout de quelques jours, seules avaient été plébiscitées les plus laxistes, en provenance de paradis exotiques. Les autres, dont le cours s'était écroulé, furent frappées de caducité et bientôt abrogées. Quant aux avocats et conseillers juridiques, ils se transformaient en courtiers de produits législatifs payés à la commission. En définitive, seules survivaient les législations garantissant la propriété, le principe de la convention-loi, et la responsabilité civile – et, bien entendu, la législation pénale à l'égard de ceux qui ne se décidaient pas à comprendre où résidait leur intérêt bien compris.

Dans un premier temps, il avait fallu surmonter les réticences de Martial, militaire peu aux faits des subtilités de l'économie ; mais quelques promesses d'achat d'armement moderne eurent vite fait de le convaincre – ainsi pourrait-il, tout à loisir, mener les guerres extérieures à l'égard des « ennemis de la liberté » qui défiaient le royaume, et dont la menace était par ailleurs savamment entretenue.

Fort de ses premiers succès, Picflouz se mettait à rêver à Marianne, la fille du roi. Ce n'est pas que les choses de l'amour l'intéressaient vraiment, mais il se disait que s'unir à une tête couronnée aurait définitivement consacré sa réussite. Aussi peu doué de sensibilité qu'affairé, il avait du reste fait savoir à celui qu'il tenait déjà pour son futur beau-père, qu'il se contenterait de la fille, sans réclamer de dot de surcroît.

Il reste que les choses ne se déroulèrent pas exactement comme prévu. Après quelques jours d'euphorie au cours desquels chacun se prenait déjà pour Crésus et dépensait sans compter, la vérité apparut au grand jour : les uns, l'immense majorité, à vrai dire, s'étaient dangereusement endettés et inexorablement appauvris, tandis que quelques-uns s'étaient fabuleusement enrichis. Puis, lorsque la bourse s'écroula, la troisième semaine, la conclusion fut claire : le pays était au bord de la ruine, et les gens, sans protection juridique désormais, seuls et dépouillés face à l'adversité. À ce sombre tableau s'ajoutèrent encore les rapports alarmistes des scientifiques sur l'état de l'air et des cours d'eau qu'on avait pollués sans vergogne au cours de la frénésie des jours précédents : des milliers de poissons flottaient le ventre en l'air dans les estuaires, et des forêts entières avaient perdu leurs feuilles. Quant aux expéditions militaires de Martial, après avoir enregistré quelques succès, elles s'empêtraient maintenant dans d'interminables guerres de position.

Aussi, lorsqu'à la nouvelle lune le Grand Conseil se trouva à nouveau réuni autour de la grande table vernie, Picflouz avait perdu de sa superbe. « Mes amis », déclara Rex, « il me paraît évident que le grand argentier a échoué, les finances du royaume sont au plus bas ; je constate aussi que nos populations ne sont pas mûres pour la nouvelle économie – le remède a bien failli emporter le malade. Il nous faut en convenir : aujourd'hui, la situation est pire qu'au premier jour ; je réitère donc mon appel : qui parmi vous sera assez fort pour relever le défi ? ». Un grand

silence se fit autour de la table ; certains piquaient du nez, d'autres semblaient soudain très intéressés par les détails du plafond. Finalement, ce fut Programmor qui prit la parole d'un ton neutre et détaché. « Je suis au regret de devoir le dire, Majesté : depuis le début de cette crise, nous nous comportons de façon irrationnelle. Nos passions nous aveuglent, l'émotion l'emporte sur la raison : tantôt c'est la peur panique qui nous gagne, tantôt c'est la frénésie du gain qui nous aveugle. Il est temps de s'en remettre à la science, la crise est trop sérieuse pour être laissée au jugement de chacun. Oui, c'est de la science que viendra le salut ! Dans nos laboratoires nous avons des automates – nous disons maintenant des robots – prêts à monter en ligne : une armée électronique prête à assurer la relève. Donnez-moi quatre semaines et, à leur tête, je remets le pays sur ses rails ». On ne peut pas dire que les conseillers comprenaient vraiment en quoi des automates allaient sauver le pays, mais, à défaut d'autre recette, pourquoi pas ? – au point où on en était arrivé, on ne risquait pas grand-chose à miser sur ces machines. « Soit », conclut le roi, « à vous donc de relever le défi. Rendez-vous, ici même dans vingt-huit jours ».

Le soir même l'ambitieux plan de Programmor était mis en place : chaque foyer était équipé d'une machine appelée « ordinateur », et des milliers de robots sortaient des usines, configurés en vue des tâches les plus variées. Désormais les mots d'ordre seraient : « interconnexion, programmation, exécution » ; ils tournaient

en boucle sur les écrans des ordinateurs. En quelques jours, les algorithmes, fidèlement appliqués par leurs exécutants électroniques, prenaient possession de tous les aspects de la vie quotidienne. Et il faut bien reconnaître qu'ils faisaient merveille. Dans les entreprises, les robots androïdes travaillaient sans jamais s'interrompre, sans se plaindre, ni menacer de faire grève ; les incidents de production n'existaient plus et les courbes de productivité s'envolaient ; à l'école, les maîtres électroniques appliquaient le programme à la lettre et avec une conscience à toute épreuve ; ils ne risquaient pas non plus d'être chahutés. Dans les services publics, les hôpitaux, les maisons de retraite et les crèches, leur dévouement et leur compétence n'étaient jamais en défaut. À la bourse, ils ne risquaient pas de céder à la panique, et leurs cerveaux électroniques, gérant, à la seconde, des milliers d'informations, garantissaient des opérations dont on voyait bien qu'elles renflouaient rapidement les caisses de Nimportou. Pour les tâches les plus complexes, comme la direction des orchestres symphoniques ou les opérations à cœur ouvert, on s'en remettait encore à un spécialiste humain, dont les gestes étaient soigneusement enregistrés, mémorisés et reproduits par les robots, mais on sentait bien qu'il s'agissait là seulement d'une étape provisoire avant qu'ils ne s'autonomisent complètement.

Les objets aussi contribuaient à cette optimisation électronique de la vie sociale : les véhicules se pilotaient désormais eux-mêmes, diminuant drastiquement le nombre



d'accidents de la route, tandis que le chauffage et l'éclairage des maisons se régulaient tout seuls pour le plus grand bien de l'environnement. Renseignés par ces objets interconnectés sur les moindres faits et gestes des humains, d'immenses banques de données enregistraient ces myriades de données, les croisaient en tous sens et produisaient les « profils », susceptibles d'usages variés, de leurs propriétaires.

« Les machines de Programmor faisaient des prodiges. En quelques jours, les juges-robots avaient rattrapé un retard judiciaire de plusieurs mois, et chacun se félicitait de l'exactitude mathématique de leurs jugements. »

Au cours des premiers jours, Martial, à nouveau, manifesta son opposition : il voyait d'un mauvais œil la concurrence de ces mercenaires électroniques. Mais Programmor sut le mettre de son côté en le gratifiant de quelques centaines de drones tueurs, qui faisaient merveille sur les terrains d'intervention éloignés. Quant à Picflouz, qui avait réussi à mettre quelques économies personnelles à l'abri lors de la débâcle financière du mois précédent, il se félicitait maintenant d'investir dans l'industrie électronique.

Dans le secteur juridique également, les machines de Programmor faisaient des prodiges. En quelques jours, les juges-robots avaient rattrapé un retard judiciaire de plusieurs mois, et chacun se félicitait de l'exactitude mathématique de leurs jugements. Les chiffres de la délinquance s'étaient également rapidement effondrés :

c'est, que, grâce au rigoureux profilage des délinquants potentiels, des mesures préventives efficaces étaient mises en place : assignation à résidence sous surveillance de caméras électroniques pour les violents, bracelet inhibiteur pour les déviants sexuels, contrôle systématique des opérations bancaires pour les escrocs, blocage des communications pour les agitateurs potentiels. De façon générale, le nombre de contentieux tendait désormais vers zéro : le stockage généralisé des textes dans des banques de données d'accès facile, et leur interprétation standardisée, permettaient de se passer du conseil des juristes et de leur propension à la chicane ; l'inscription de toutes les transactions dans des « chaînes de blocs » les rendait à la fois publiques et infalsifiables ; quant aux prélèvements publics (taxes et impôts) et privés (primes d'assurances, redevances,...) ils s'opéraient automatiquement, à la source, sans contestation possible.

Cette fois, pensait Rex, qui suivait la situation au jour le jour grâce à son réseau d'informateurs, la partie semblait en voie d'être gagnée ; la prospérité était au rendez-vous et la population calmée. Mais sans doute avait-il rêvé trop tôt, car deux séries d'événements allaient bientôt l'amener à déchanter. C'est que, déchargés de toutes tâches de responsabilité, assistés du matin au soir et du soir au matin par des acolytes infatigables, libérés de tous soucis matériels et même de toute possibilité de conflit, les gens commençaient à s'ennuyer et même à déprimer. De jour en jour, Nimportou s'enfonçait dans la dépression collective.

Par ailleurs, les ingénieurs avaient maintenant mis au point des « robots apprenants » : loin de se contenter d'exécuter docilement leur programme, ils étaient désormais en mesure de le perfectionner au gré de leurs expériences ; procédant par essais et erreurs, dotés d'une mémoire sans faille, et capables d'exécuter des milliers d'opérations à la seconde, ils pouvaient jouer des centaines de parties d'échecs en une seule nuit et, le matin venu, étaient capables de battre sur leur propre terrain les meilleurs champions parmi les humains. Plus fort encore : ces robots arrivaient maintenant à s'interconnecter et à apprendre les uns des autres ; ainsi, on observa bientôt qu'à l'instar d'une ruche ou d'une termitière qui assure l'auto-régulation de colonies comportant des milliers d'individus, les plus perfectionnés des robots adoptaient un comportement d'« essaim » consistant à optimiser le comportement de chaque individu en fonction de l'intérêt général du groupe. Il n'était pas difficile d'anticiper que, lancés sur cette voie, ces engins allaient bientôt dépasser et dominer les pauvres Nimporturiens qui les avaient conçus.

Il ne fallut cependant pas en arriver à cette extrémité, car, avant même l'échéance de la seconde lune, se produisit une série d'événements étranges affectant les plus évolués des ordinateurs. Ils étaient désormais devenus si intelligents, leur sensibilité s'était à présent tellement exacerbée, que certains d'entre eux semblaient s'octroyer une liberté qui confinait à la rébellion, – une indiscipline franchement humaine, pour tout dire. Au

tribunal, un juge-robot s'était mis à douter, remettant l'affaire en délibéré ; en bourse, un robot-trader s'était mis à tricher, reversant secrètement des commissions sur un compte qu'il avait ouvert à son nom ; dans l'industrie chimique, un robot ingénieur, inquiet de la dangerosité d'un produit pour la santé des consommateurs, avait publiquement alerté l'opinion dans une lettre ouverte. Il se chuchotait même qu'un robot-majordome, que Programmor avait adressé à Marianne, était tombé amoureux de celle-ci, et que, repoussé par la dame de ses pensées électroniques, il s'était auto-détruit en plongeant dans les douves du château.

Avisés de ces menaces, certains membres du Grand Conseil, dont on taira ici le nom, sollicitèrent Martial en secret : seule une intervention vigoureuse de l'armée, en vue de la destruction systématique des robots de seconde génération, délivrerait le pays d'un asservissement prochain. Le général, qu'une perspective d'action immédiate mettait toujours en joie, ne se fit pas prier. Et ce fut une sorte de nuit de la Saint-Barthélemy des robots, un massacre des innocents de l'âge moderne. Ce qui fait que lorsque fut venue la seconde lune, Nimportou était définitivement délivré du péril algorithmique.

Le Grand Conseil qui suivit se déroula dans une ambiance embarrassée : Rex devinait que les événements lui avaient échappé, et que certains, autour de la table, ne devaient pas être étrangers aux péripéties des jours précédents ; mais, incapable de confondre les coupables, il jugea plus opportun de les ignorer. Aussi, se borna-t-il à se réjouir du



maintien en service des robots de première génération, les plus dociles, tout en déplorant l'atonie généralisée dans laquelle le pays se trouvait plongé au terme de la cure algorithmique qu'on venait de lui imposer. « De toute évidence, mes amis, les robots doivent rester à leur place ; domestiques, oui, maîtres, non ! Mais, dites-moi, au point où nous en sommes, comment mobiliser à nouveau notre vaillante population ? ». Une fois encore, un silence pesant gagna l'assemblée, à croire que la déprime nationale avait gagné le Conseil lui-même. Puis soudain, de l'angle le plus reculé de la pièce se fit entendre un sifflement joyeux : c'était Casinus qui, mutin, fredonnait un air léger : « *don't worry, be happy* ! ». Alors que tous les regards, médusés ou courroucés, c'est selon, convergeaient vers lui, le « Maître des plaisirs » prit la parole : « Majesté, je suis votre homme ! Comme je dis toujours : « avec Casinus, c'est le tonus ! » Je parie qu'en trois jours à Nimportou tout le monde se marre – satisfait, ou remboursé ! Le cafard, au placard ;

« Majesté, je suis votre homme ! Comme je dis toujours : " avec Casinus, c'est le tonus ! " Je parie qu'en trois jours à Nimportou tout le monde se marre – satisfait, ou remboursé ! Le cafard, au placard ; la poisse, à la casse ; le bourdon, c'est du bidon ! »

la poisse, à la casse ; le bourdon, c'est du bidon ! Comme je dis toujours : « mieux vaut rire comme une baleine que pleurer comme une madeleine ! ». Consternation dans l'assemblée ; Rex, qui connaissait son homme, ne se laisse pas démonter pour

autant : « mais, dites-nous, cher Casinus, que comptez-vous entreprendre ? ». « Souffrez, Sire, que je ne vous réponde pas ; les artistes ont leurs secrets. Mais, garanti sur facture, rira bien qui rira le premier ! Et si le rire est le propre de l'homme, demain Nimportou sera le pays le plus propre du monde – foi de Casinus ! ».

Sceptique, mais résigné, le Grand Conseil donna carte blanche au grand amuseur public, et c'est ainsi que, dès le lendemain, le pays se mettait à l'heure du rire et du divertissement : des *smilies* florissaient un peu partout, les accents de *don't worry, be happy* se faisaient entendre à chaque instant, des drapeaux et des lampions égayaient les bâtiments et les carrefours – c'était comme si la fête ne devait jamais s'arrêter. Tout le monde avait été gratifié d'un, voire de plusieurs, écrans personnalisés diffusant, en continu, musiques, jeux et films. Des programmes personnalisés étaient proposés à chacun en vue de s'adapter au mieux à ses préférences. Casinus, pas si sot qu'il ne s'en donnait l'air, avait su rapidement attirer les capitaux de Picflouz et faire usage de la technologie de Programmor. De sorte que les « programmes personnalisés » s'accompagnaient, discrètement, de publicités ciblées et d'injonctions discrètes adaptées au profil des joyeux Nimporturiens.

Casinus, devenu en un rien de temps idole nationale, avait promis qu'un quart du salaire de ses concitoyens serait désormais versé sous forme de billets de la loterie nationale, avec versement immédiat du premier quart, à titre de prime annuelle –

on n'imagine pas le bel effet que fit cette annonce. Dès ce moment, les gens se mirent à jouer frénétiquement ; c'était comme si le pays tout entier était devenu un immense casino. On trouvait à chaque pas des machines à sous – on en avait installé jusque dans les toilettes publiques. Tout devenait prétexte à jeux et paris : places dans le métro ou au cinéma, listes d'attente à l'hôpital, diplômes scolaires : à chaque instant, la magie s'invitait dans la vie quotidienne, et le bonheur s'offrait, généreux, à tous ceux qui savaient saisir leur chance. Comme par miracle, griefs et revendications s'étaient dissipés, chacun s'enivrant désormais de cette bonne fortune qui les appelait par leur nom.

Rien ne semblait impossible dans cette voie : tantôt on organisait une loterie dont le gros lot consistait en une place pour un futur voyage sur la planète Mars, tantôt on proposait un jeu d'épreuves dont l'étape ultime était la conquête de la belle Marianne. A vrai dire, c'était la vie sociale tout entière qui, en quelques jours, s'était transformée en un vaste jeu de société ; impossible désormais de faire le départ entre fiction et réalité ; les politiques eux-mêmes se prêtaient au jeu, bien conscients de gagner des points en améliorant leur audience. Casinus occupait tous les terrains : un jour il organisait une chasse au trésor (au parcours soigneusement étudié pour croiser quelques commerces qui « parrainaient » le jeu), le lendemain c'était un grand rassemblement populaire en faveur de telle ou telle « bonne cause », un autre jour encore on jouait tous ensemble au grand jeu de la bourse. Martial, son armée et sa

police, n'étaient pas oubliés pour autant : loin de rester confinés dans leurs casernes, les hommes de troupe se voyaient confier toutes sortes de rôles d'animateurs dans les *wargames* que Casinus proposait également : un jour on se livrait à une grande partie de chasse aux terroristes, avec la complicité zélée des bons citoyens, le lendemain on invitait les plus adroits à se former aux maniements des drones tueurs qu'on s'était bien gardé de déclasser.

Et le droit, demandera-t-on ? Emporté lui aussi dans cette grande ivresse ludique. *Tribunal*, un jeu de société rapidement devenu parmi les plus populaires, offrait aux gens la possibilité de juger des cas réels ; les faits leur étaient soumis, preuves à l'appui, les arguments juridiques des deux parties sobrement exposés, puis 48 heures laissées au public pour trancher. Tous ceux qui avaient « bien jugé », c'est-à-dire dans le sens de la majorité, obtenaient des points qu'ils capitalisaient soigneusement en vue de devenir « grands juges » ; ceux qui avaient opiné en sens contraire se voyaient infliger un malus équivalent ; enfin, celui qui avait estimé le plus précisément possible le nombre de réponses « exactes » était gratifié d'une prime spéciale. Casinus ne tarda pas à proposer un système équivalent, dénommé *Funlex*, pour l'exécution et la modification des lois, du moins celles qui n'avaient pas encore été abrogées au cours des mois précédents.

Cette ambiance carnavalesque et ces sollicitations permanentes n'avaient pas tardé à sortir les Nimportouriens de leur morosité ; en quelques jours, comme l'avait parié



Casinus, le pays s'était transformé en une gigantesque salle de jeux. Mais, au terme de la troisième semaine déjà, le climat général s'était, une fois encore, renversé : c'est qu'on s'était désormais si bien pris au jeu qu'on en était devenu complètement *addict*. Ce n'était pas l'espoir du gain qui obsédait les gens, mais le jeu pour lui-même : ce moment de temps suspendu où tournait la roulette, et où tout, l'espace d'un instant, redevenait possible. Aussi bien, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, ils jouaient aussitôt, s'enfonçant inexorablement dans cette psychose irrationnelle. Hommes, femmes et enfants passaient désormais le plus clair de leur temps sur leurs ordinateurs, engagés dans d'interminables parties et d'improbables paris. Plus rien, en-dehors des claviers et des écrans, ne semblait avoir de réalité ; les familles se délitèrent, le travail était négligé. La santé même était sacrifiée : on s'alimentait mal, on ne dormait plus. On ne concevait plus qu'il soit possible d'agir dans la vie réelle, le « va-tout » permanent avait dissous la volonté et l'effort, la possibilité récurrente de « se refaire » avait perverti la perception des risques. Quant aux « autres », ils n'existaient plus, sauf sous la forme de concurrents ou d'adversaires virtuels.

Il devenait évident, au terme de la troisième lune, que l'expérience ludique tournait court, elle aussi. Les sourires des *smilies* passaient maintenant pour de tristes rictus, et l'inévitable rengaine du *don't worry, be happy* rendait des accents sinistres au milieu d'un peuple de zombies. Au Grand Conseil qui suivit, Casinus tenta bien de se

défendre en faisant valoir que le lendemain, un vendredi 13, serait un jour de chance exceptionnel et que la fortune sourirait à nouveau à Nimportou ; mais il avait maintenant perdu tout crédit et on le fit taire. A vrai dire la situation devenait délicate : trois membres du Conseil avaient tenté leur chance et avaient lamentablement échoué : Picflouz avait quasi ruiné le pays et exacerbé les violences, Programmor l'avait à moitié asservi aux robots, et maintenant Casinus, après avoir amusé les gens quelques jours, les avait rendus complètement abrutis et dépendants. Rex commençait à désespérer, d'autant qu'il se méfiait de Martial dont il craignait une tentative de coup d'État militaire, et qu'il n'attendait rien (à tort ?) de Léonardo qui semblait ne jamais quitter sa rêverie poétique.

C'est à ce moment que Diafoirus prit la parole. « Sire, s'il est vrai que la santé est le plus précieux des biens, alors la priorité absolue doit aller à son rétablissement. L'état sanitaire de la population est déplorable, sa résistance a atteint le point de rupture. Déjà accablés de malheurs, les gens ont dû endurer, depuis trois mois, toutes sortes d'expériences lamentables qui ont achevé de briser leur condition physique et morale – dit-il en jetant un regard sévère autour de lui. Demain, nous n'aurons même plus l'énergie d'enterrer nos morts. La Faculté recommande l'adoption immédiate de l'état d'urgence sanitaire. Des mesures drastiques doivent être prises sans attendre un instant ; elles s'appliqueront à tous, sans exception, y compris au souverain et à son Conseil ».

Rex, qui craignait son médecin plus encore que son confesseur, aurait bien voulu opposer quelque résistance, mais c'était comme si Diafoirus avait déjà pris le pouvoir. La simple évocation d'une catastrophe sanitaire avait jeté un froid glacial sur l'assemblée et étouffé toute velléité de protestation. Comme si chacun déjà craignait la contagion de son voisin et s'en remettait à l'autorité absolue du praticien.

Dès le lendemain, le pays était sur pied de guerre. Diafoirus avait décrété une mobilisation sanitaire générale, au prétexte de risque de pandémie. Chacun était tenu de se présenter sans délai à l'hôpital pour y réaliser un bilan de santé général. Une fiche médicale approfondie était établie et mise à jour en temps réel grâce à un réseau de surveillance permanente : capteurs à même le corps, senseurs extérieurs de température, géolocalisation, caméras de reconnaissance faciale. Selon le degré de risque présenté par chacun (Diafoirus partait du principe que tout Nimporurien était un malade qui s'ignore, exigeant surveillance et traitement continus), des catégories étaient établies, allant de A (« provisoirement épargné », à surveiller particulièrement) à Z (« stade final », à laisser filer). A chacune de ces catégories correspondait un ensemble d'obligations et de contraintes, étant entendu que tout était interdit sauf ce qui était explicitement autorisé.

On était tenu de suivre un régime strict de prescription médicamenteuse : stimulants et amphétamines le matin, sédatifs le soir ; les déplacements – risque de

contagion oblige – étaient limités au strict nécessaire et les rassemblements de plus de trois personnes interdits. Le port du masque était imposé en toutes circonstances, et les baisers en public sévèrement punis ; on ne s'offrait plus des verres ou des fleurs, mais des lingettes et des désinfectants. Le système d'interconnexion des objets, mis au point à l'époque de Programmor, contribuait efficacement à ce régime de cybersurveillance : branchés en permanence sur la fiche médicale actualisée de leur propriétaire, ces objets s'avéraient, le cas échéant, plus redoutables que le plus sévère des cerbères : le frigo qui reste obstinément fermé lorsqu'on atteint sa ration quotidienne de calories ; la télévision, l'ordinateur et les téléphones qui s'éteignent automatiquement lorsqu'on présente un déficit de sommeil ; la voiture qui refuse obstinément de démarrer si le conducteur trahit une température supérieure à 37 degrés.

« C'est à ce moment que Diafoirus prit la parole. "Sire, s'il est vrai que la santé est le plus précieux des biens, alors la priorité absolue doit aller à son rétablissement..." »

Au travail, les performances étaient évidemment l'objet d'une surveillance – on disait *monitoring* – constante : malheurs à ceux qui accusaient une faiblesse passagère ou un moment de rêverie ; ils étaient immédiatement déclarés inaptes au travail, placés en congé de maladie, avec, à la clé, assignation à domicile et réduction de moitié de leur salaire.

En quelques jours, le pays avait pris l'allure d'un immense sanatorium où chacun



ne circulait que comme en sursis, plus très assurés d'eux-mêmes et méfiants à l'égard de tous les autres, porteurs potentiels de germes pathogènes. Il se trouvait cependant une minorité de la population, les mieux nantis, qui s'y entendait pour tirer un tout autre parti de ce régime de b n volence hygiéniste. Ceux-là investissaient massivement dans la recherche médicale relative à l'« humain augmenté », comme on disait pudiquement. Ils entendaient bien, en effet, se réserver les premiers traitements susceptibles de remplacer à mesure cellules abîmées et organes en fin de course – on leur promettait, à ces généreux investisseurs, de reculer indéfiniment la date de leur mort ; mieux : c'était désormais du rêve d'amortalit  dont ils se berchaient. D'autres songeaient à leur

« De droit et de justice plus personne ne se souciait ; non pas qu'on vivait sans normes – bien au contraire, elles pullulaient – mais l'idée même de transgression et de conflit s'était comme évaporée. On était entré dans l'ordre de la nécessité, de sorte que les règles s'appliquaient désormais avec la régularité des lois de la physique dont il ne vient à l'idée de personne de contester la légitimité, pas plus que personne ne s'imaginer être en mesure de les transgresser. »

succession, en ces temps où le coût, tenu pour une sorte de perversion archaïque, avait presque disparu. Ils participaient à d'ambitieux programmes de clonage qui devait, leur assurait-on, permettre leur reproduction à l'identique dans un avenir très prochain. D'autres encore prenaient leurs dispositions pour bénéficier d'une cryog nisation, au cas où leur mort (provisoire) surviendrait avant

qu'ils n'aient eu la possibilité de se cloner.

De droit et de justice plus personne ne se souciait ; non pas qu'on vivait sans normes – bien au contraire, elles pullulaient – mais l'idée même de transgression et de conflit s'était comme évaporée. On était entré dans l'ordre de la nécessité, de sorte que les règles s'appliquaient désormais avec la régularité des lois de la physique dont il ne vient à l'idée de personne de contester la légitimité, pas plus que personne ne s'imaginer être en mesure de les transgresser. A vrai dire, c'était tout le vieux monde des normes morales et juridiques, de la liberté de ceux auxquels elles s'adressent et de la responsabilité de ceux qui, parfois, les violent – c'était tout ce monde de la faillibilité humaine qui le cédait maintenant aux certitudes du régime sanitaire.

On devine que l'établissement de mesures aussi radicales n'avait pu se faire sans l'assentiment de Martial, dont les milices restaient toujours une menace potentielle. Comme ce fut le cas sous les régimes précédents, sa complicité fut assurée dès lors que Diafoirus sut lui trouver quelques compensations. On lui promit la mise au point prochaine d'armes chimiques et bactériologiques à l'efficacité sans précédent, et, du jour au lendemain, les soldats de Nimportou, désormais revêtus de blouses blanches et armés de seringues, mont rent une garde vigilante à l'entrée des parcs publics et de tous les lieux de rassemblements potentiels.

L'histoire ne dit pas si Diafoirus songeait déjà à la main de la belle Marianne. Ce qui est établi, en revanche, c'est que, incorruptible

praticien, il entendait bien ne faire exception de personne, à la Cour pas plus que dans son entourage. Aussi se faisait-il un devoir d'adresser chaque jour à la Princesse, en guise de billet doux, une prescription en bonne et due forme. Le samedi, c'était un colis de sérums et de vaccins qu'il lui faisait tenir – fleurs et chocolats étaient définitivement passés de mode.

La longue nuit médicale qui s'était abattue sur Nimportou aurait pu se prolonger indéfiniment. Mais un incident imprévu en décida autrement. Une panne prolongée d'électricité, due sans doute à la surcharge de tous les réseaux interconnectés, mit brutalement fin à tout le programme, plongeant la population dans le désarroi le plus complet. Privés des puissants sédatifs qu'on leur administrait quotidiennement, les gens perdirent tout contrôle d'eux-mêmes. Certains, pris d'une panique irrépressible, restaient prostrés chez eux ; d'autres au contraire, plongés dans un état de surexcitation, aggravée par le sevrage brutal, se déchaînèrent en violences sauvages ; d'autres encore forniquaient sans vergogne, n'importe où et avec n'importe qui, comme si le dernier jour était arrivé.

Avant même que soit arrivé le temps de la cinquième lune, Rex réunit, nuitamment et de toute urgence, le Grand Conseil. Sur qui pouvait-il compter maintenant ? A vrai dire, il n'eut pas le loisir de poser cette question. À l'instant où il s'apprêtait à prendre la parole, Inquisitor, arrivé en retard, fait une entrée fracassante ; paré de ses habits de cérémonie, il dit d'une voix forte :

« A genoux Princes impies ; à terre, les puissants !

Le soleil s'est obscurci, la lune a détourné sa face.

Voici que vient l'heure du jugement !

Sur toi le Prophète s'est penché, impudique Sodome,

Du vin de la grande putain tu t'es enivré.

Et maintenant la colère du Prophète plane sur ta tête !

Malheur à vous, fils pervers, engeance maudite,

Malheur à ceux qui confondent le bien et le mal,

Qui font passer le chaud pour le froid et le froid pour le chaud.

Malheur à ceux qui refusent aux justes la justice et acquittent le coupable,

Qui font des décrets d'iniquité et des lois scélérates.

Écoutez l'oracle du Prophète :

J'aurai raison de mes adversaires ; et je briserai les superbes !

Tremblez fils pervers, repens-toi, engeance maudite

Car la colère du Prophète est sur ta tête ».

« La longue nuit médicale qui s'était abattue sur Nimportou aurait pu se prolonger indéfiniment. » }

Inutile de dire l'effet que firent ces imprécations sur le roi et ses conseillers. À la notable exception de Léonardo, qui gardait en toutes circonstances une distance amusée, tous les autres s'étaient mis à genoux ; Rex lui-même, en proie à une grande exaltation, battait bruyamment sa



couple. Complètement subjugué, à genoux et en pleurs, il remit à Inquisiteur, avant même qu'il les réclame, la clé du trésor, et le sceau de l'administration. Dans l'instant, le Grand Pontife déclare ouverte l'*Ere de la repentance* et fait jurer à tous fidélité et allégeance à la *Prophétie du dernier jour*.

Au lever du jour suivant, l'ordre de la *Prophétie du dernier jour* s'était fermement établi dans tout le pays. Des haut-parleurs diffusaient en boucle l'oracle d'Inquisiteur, voix du Prophète :

« Malheur à vous, nation pécheresse, peuple coupable,

Race adultère qui t'es prostituée à la bête immonde !

Malheur à vous qui suivez les faux prophètes, les magiciens et les idolâtres !

Voici maintenant que vient le jour du jugement !

Les ténèbres s'accumulent sur vos têtes, et le sol s'ouvre sous vos pas...

Écoutez l'oracle du Prophète :

Je me vengerai de mes ennemis, et je dévasterai la terre d'un feu dévorant,

Je disperserai ses habitants, je les livrerai au carnage.

Les méchants, les malfaisants, je les traiterai selon leurs œuvres !

Repens-toi, Gomorrhe impie – une pluie de feu s'accumule sur ta tête !

Demain les anges de lumière dissiperont les démons des ténèbres,

et quand le jour reviendra, peu nombreux, de mon courroux,

seront épargnés ».

Tétanisés, les gens se rassemblaient sur

les places publiques et dans les lieux de culte, désertés depuis des décennies. Ce n'étaient, partout, que lamentations et grincements de dents. Les vicaires d'Inquisiteur, sortis de l'ombre, dirigeaient les chants de pénitence ; de poussière ils marquaient le front des repentants. De grandes cérémonies de contrition s'organisaient spontanément ; on jurait allégeance à la *Prophétie du dernier jour*, et on reprenait en chœur les versets de l'oracle. On rivalisait de mortifications, on se plongeait dans le jeûne et l'abstinence. Tout de noir on s'habillait, et plus personne ne se rasait. De voiles on se recouvrait, et de gants on se parait – aucune chair ne devait prétendre à la lumière. De l'aube au couchant, ce n'étaient que prières et supplications : tout un peuple rassemblé implorait la grâce du Prophète pour tant de péchés accumulés.

Musique et jeux de ballons étaient désormais strictement interdits – les gardiens de la *Prophétie*, qui semblaient être sortis de nulle part, y veillaient scrupuleusement. Les nuits rougeoyaient des autodafés géants, dans lesquels on précipitait avec horreur ordinateurs, tablettes et téléphones portables (on apprit plus tard que d'autres avaient été discrètement revendus à l'étranger par l'entourage du Grand Pontife). Des collectes nationales étaient organisées qui, en quelques jours, firent d'Inquisiteur et de ses sbires, les hommes les plus riches du royaume. Certains même poussaient le zèle religieux plus loin encore : réunis en petites sectes, ils cessaient de s'alimenter et attendaient, en prières, que le jugement du Prophète vienne les délivrer de la « bête immonde ».

Sous ce régime théocratique, le droit revenait à l'honneur ; un droit dénaturé, pour ainsi dire entièrement réduit à son volet répressif. Dès le premier jour de l'Ère de la repentance un décret avait été adopté qui disposait : « à dater de ce jour, seules resteront en vigueur les lois conformes à l'enseignement de la *Prophétie* ». Quant à déterminer ce qui était ou non « conforme à l'enseignement de la *Prophétie* », ce soin revenait aux tribunaux religieux qui avaient supplanté les tribunaux civils dans la plupart des domaines.

Comme de coutume, Martial n'avait pas tardé à s'adapter au nouveau régime : sans même se faire prier, il avait mis ses hommes au service de la guerre sainte qu'on s'était hâté de déclarer aux suppôts de Gog et Magog qui, bien entendu, menaçaient aux frontières.

Quant à Marianne, Inquisitor avait bien garde de l'oublier. A vrai dire, les femmes étaient l'objet privilégié de ses anathèmes : impudiques par nature, et sorcières par inclination, elles menaçaient particulièrement l'ordre moral qui se mettait en place. Aussi le Pontife hésitait-il sur le sort à réserver à la Princesse : un jour, il se promettait de la dénoncer pour l'exemple, et il décidait de lui infliger un châtiment mémorable ; un autre, il l'aurait bien vue dans un rôle de grande Vestale offrant sa virginité au culte de la *Prophétie*. Aussi, et non sans cruauté, soufflait-il le chaud et le froid : c'étaient tantôt des menaces à peine voilées qu'il lui adressait, tantôt des propositions flatteuses. La vérité, c'est que la femme, toutes les

femmes, lui inspiraient une peur profonde ; et s'il voyait en elles des créatures démoniaques, c'est qu'elles ne lui renvoyaient que trop clairement l'image de ses propres faiblesses.

Toujours est-il que l'Ère de la repentance semblait s'être installée pour de bon ; la sixième lune était entamée depuis longtemps, que Rex, tout empêtré dans ses devoirs religieux, n'avait toujours pas réuni son Grand Conseil – il se demandait, du reste, ce qu'il en restait, dans les temps nouveaux qu'on connaissait. Parfois aussi il se souciait de n'avoir pas encore honoré ses engagements à l'égard d'Inquisitor, en lui offrant la main de sa fille, – mais, au juste, l'aurait-il acceptée, n'était-ce pas sacrilège de seulement y penser ?

De nouveaux événements, totalement imprévus, allaient bientôt le tirer d'embarras. On se souvient des petites sectes de zélotes qui, radicalisant encore, s'il se peut, le message de la *Prophétie*, s'étaient écarté des villes, attendant la fin du monde dans le dénuement le plus complet. Eh bien, il ne fallut pas attendre longtemps pour que de leurs rangs surgissent un nouveau prophète, plus inspiré encore qu'Inquisitor, plus exigeant encore dans ses injonctions. Se faisant appeler le *Pur du premier jour*, il parcourait les rues, entourés de ses sbires, armés de piques, à la recherche des séides d'Inquisitor, désormais qualifié de « faux prophète » et voué aux gémonies. De ce jour, Nimportou fut plongé dans le désordre le plus total ; de toutes les guerres, les guerres civiles sont les plus cruelles, et de toutes les guerres civiles, les guerres de religion sont les plus implacables.



C'était chaque jour un nouveau massacre des innocents, les cadavres s'amoncelaient dans les rues, le voisin du voisin se méfiait, les pères dénonçaient les fils, et les femmes au bourreau livraient leur mari. Martial lui-même ne savait plus quel parti adopter, ni à quel saint se vouer.

Alors, rassemblant ce qui lui restait de fidèles, Rex fit sonner le tocsin au clocher du château, et, à l'aube de la septième lune, réunit son Conseil. Tous s'étaient assis autour de la grande table vernie, avec l'air penaud d'enfants pris en défaut. Inquisitor surtout n'en menait pas large.

C'est le moment que choisit Marianne pour forcer les portes de la salle. Vêtue d'une ample robe blanche, les épaules dégagées, la chevelure flamboyante retombant en larges boucles sur la nuque, les yeux de braise, Marianne subjugué l'assemblée. Dans un silence impressionnant, la jeune femme vient se planter devant le roi. « Ainsi, Père, voilà vos conseillers. Voilà les hommes qui devaient sauver le royaume ! Voilà ceux auxquels vous alliez me céder pour le salut de votre royaume ! Lui, Picflouz, le trésorier avisé, qui rêvait de m'acheter au rabais pour m'exhiber à son bras comme la floche arrachée au carrousel. Et celui-ci, Programmor, incapable de regarder qui que ce soit dans les yeux, et qui me faisait la cour par robots interposés. Et puis, celui-là, le clown en chef, Casinus, qui aurait bien voulu que je sois le gros lot de son casino. Et encore, lui, le sinistre Diafoirus, qui ne m'aurait prise que droguée, aseptisée, stérilisée, comme on prend une potion contre l'amour. Et enfin,

lui, Inquisitor, qui ne sait toujours pas si je suis une putain à brûler sur le bûcher ou une vierge à enfermer dans ses geôles. Ah, ils sont beaux, vos conseillers !

Chacun, à sa manière, conduisait le pays à la ruine ! La première lune, vous avez tenté de transformer Nimportou en un vaste marché, ou plutôt une bourse où seul la monnaie avait cours. Résultat, vous avez tout changé en or, et, comme Midas, vous vous êtes enfermés dans votre bulle, vous n'avez plus eu accès à rien d'autre, vous vous êtes coupés de tout. Les riches se sont cloîtrés dans leur coffre-fort, et les pauvres – presque tout le monde – en étaient réduits à hurler leur colère. Puis, à la seconde lune, vous vous en êtes remis à la raison des algorithmes, – on allait voir ce qu'on allait voir... Et on a vu, en effet : le monde, transformé en laboratoire, envahi de machines, et les hommes et les femmes justes tolérés à leurs côtés, comme on s'accommode de bêtes de somme ou d'animaux de compagnies. Résultat : des gens déboussolés, démotivés, puis, en une nuit, la grande liquidation des robots – sans doute l'œuvre de Martial, poussé dans le dos par d'autres ici autour de la table, dit-elle avec un regard sévère à la cantonade ». Un ange passe, et tous de piquer du nez ; Rex tente de s'interposer : « Allons, ma chérie, ... ». « Non, reprit Marianne, complètement remontée, je n'ai pas fini. À la troisième lune, vous avez cru judicieux de confier les rênes du pays à un amuseur public, mais la récréation a tourné court ; dans le luna-park qu'était devenu Nimportou, les gens n'étaient plus que des zombies, complètement accros à

leurs machines à sous, plus dépendants de la chance qu'un nourrisson de sa mère. Et puis, à la quatrième lune, ce fut l'heure de Maître Diafoirus : après le casino, le sanatorium ! Tous baignés dans le formol, avec l'hygiène pour idéal. Et quand le formol vint à manquer : un peuple exsangue, lessivé, laissé pour mort. Exactement ce qu'attendait Inquisiteur pour entrer en scène, armé des foudres de l'enfer ; nouvel Armageddon, Nimptou devenait le théâtre de la lutte finale entre l'ange et la bête. Puis les anges se sont battus entre eux, et nous les bêtes avons pu enfin respirer à nouveau ».

« Mais enfin, ma chérie, chacun de ces hommes a cru bien faire, chacun proposait son savoir-faire », risqua Rex, dans un sursaut. « Allons, Père, qui pourrait croire que la société allait gagner à se transformer en marché, puis en laboratoire, ou en casino, ou en sanatorium ? Qui souhaiterait vivre dans l'antichambre de l'enfer ? Vous avez perdu la tête en confiant le pouvoir exclusivement et successivement à chacun d'eux ; bien entendu, chacun parlait au nom d'un aspect de la réalité, chacun détenait une parcelle de vérité, mais c'était folie que de prendre ces parcelles pour la totalité : le sucre et le sel sont présents dans presque tous les aliments, et bien nécessaires sans doute, mais qui serait assez fou pour s'en nourrir exclusivement ? ».

« Mais, Marianne, rien d'autre ne marchait, on avait tout essayé », tenta encore le Roi, à court d'arguments. « Tout essayé, vraiment ? Et alors pourquoi n'avez-vous jamais sollicité l'avis de Leonardo, le plus

sage d'entre vous ? ». Et tous les regards de se tourner vers l'artiste, qu'on avait fini par oublier ; lui, les yeux plissés, laissait courir un sourire énigmatique et bienveillant sur sa grande barbe blanche. « Allons, Maître Leonardo, vous qui avez été mon précepteur, racontez-leur l'histoire du présent de Zeus que vous m'avez apprise ». « Un présent de Zeus ? », fit Rex, soudain intéressé. « Oui, Majesté, fit Leonardo, se raclant la gorge.

« Allons, Père, qui pourrait croire que la société allait gagner à se transformer en marché, puis en laboratoire, ou en casino, ou en sanatorium ? Qui souhaiterait vivre dans l'antichambre de l'enfer ? Vous avez perdu la tête en confiant le pouvoir exclusivement et successivement à chacun d'eux. »

Je me suis tu, jusqu'ici, puisque personne ne me sollicitait ; mais l'histoire, rapportée par Platon, qui la tenait lui-même de Protagoras, vaut la peine d'être méditée – elle pourrait bien nous inspirer dans les circonstances présentes, comme votre fille l'a compris. Il se fait qu'en ces temps reculés, la guerre civile menaçait les hommes. Le feu et les techniques que Prométhée leur avait apportés les avaient mis à l'abri du besoin, mais leur peu de sagesse les conduisait à des conflits incessants, au point que Zeus s'inquiétait de leur survie. Il fit donc appel à Hermès, son messager, pour qu'il fasse un présent aux hommes “pour servir de règles aux cités et unir les hommes par les liens de l'amitié (*philia*)”. Que croyez-vous que le chef des Dieux destinait aux hommes : la richesse, une technique révolutionnaire, des divertissements, la santé, la crainte de l'enfer, un code rédigé



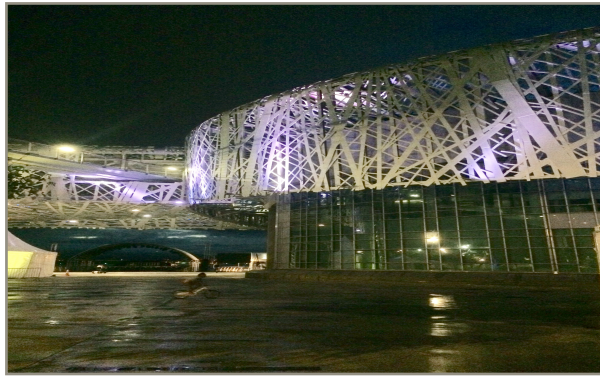
clé sur porte ? Non pas – quelque chose de plus modeste assurément, et de plus précieux : *aidos* et *dikè* : le respect mutuel et le sens de la justice. Autrement dit : une inclination à la civilité, une propension à l'égalité, un souci de solidarité. Mais, attention, le cadeau était assorti d'un mode d'emploi ; à la question d'Hermès de savoir si ces présents, il devait les réserver à quelques-uns, comme cela s'observe par exemple pour le talent artistique ou l'aptitude aux mathématiques, Zeus répondit qu'il fallait les distribuer à tout le monde, pour que "chacun ait part à la vertu civile" – en contrepartie, ceux qui s'avéreraient incapables de respect et de justice "seront écartés comme fléaux de la société". Autrement dit, le cadeau est aussi une responsabilité, un privilège dont il s'agit de se montrer digne ».

Ce discours plongea l'assemblée dans un silence embarrassé que Rex rompit le premier : « Très bien, cher Léonardo, mais, dans l'urgence qui nous assaille, que faire de conseils aussi vagues ? En quoi ces vœux de civilité peuvent-ils nous aider dans les circonstances présentes ? ». Les conseillers, trop heureux de cette diversion, se précipitent dans la brèche : « ce n'est pas cela qui va renflouer nos caisses », fit l'un, « ni faire tourner nos ateliers », renchérit l'autre, « ni nous rendre la santé », ajoute un troisième, ...

C'est alors que Marianne se dressa à nouveau : « Vous n'avez toujours rien compris ! La leçon de Zeus, c'est de faire confiance aux gens, de parier sur leur capacité à s'entendre, de s'en remettre à leurs délibérations pour adopter les règles qui conviennent. Mais non, tous autant que vous êtes, vous vous méfiez du peuple. Et de même que vous prétendez me séduire, me posséder ou m'épouser sans me demander mon avis, sans vous préoccuper un instant de mes sentiments, vous prétendez faire le bien d'un peuple qu'en vérité vous méprisez et vous exploitez.

Le message de Léonardo est pourtant clair : réunissez, dès demain, des assemblées populaires, exposez-leur sans détour la gravité de la situation, suscitez leurs opinions et mettez aux voix leurs suggestions. Engagez-vous à n'avoir d'autres règles que celles qu'en commun ils adopteront ; et rappelez-vous la seule loi impérative que Zeus vous confie : le respect mutuel et le sens de la justice. Toute règle qui y contreviendrait serait invalide – pour le reste, le pays en décidera ».

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée. Au firmament, la lune se levait, – la septième. Alors Rex comprit que cela était juste, et désormais il en fut ainsi au pays de Nimportou.



Mémorial ACTe, Guadeloupe.

Au moment où paraît ce dossier des *Cahiers de la justice* sur les formes actuelles de l'esclavage, un mouvement de grande ampleur secoue le monde. Filmée en direct, la mort de George Floyd, un homme noir étouffé par un policier à Minneapolis le 25 mai 2020, a déclenché un vaste mouvement de protestation partout dans le monde. Certains manifestants ont entrepris de faire disparaître du paysage urbain les figures trop visibles du passé colonial et esclavagiste. Il s'en est suivi un déboulonnage de statues symbolisant les signes de la colonisation et de l'esclavage. Aux États-Unis, la mairie de Richmond (Virginie) a retiré la statue du général Lee, héros du Sud esclavagiste pendant la guerre de Sécession. A Bristol (Royaume-Uni) la statue de Edward Colson, négociant négrier du XVIII^e siècle, a été traînée dans les rues et jetée dans les eaux du port. Dans cette même ville, on a décapité celle de Christophe Colomb avant de la jeter dans un lac. En Belgique, celle de Léopold II et, en France, celle de Colbert deviennent des cibles potentielles.

Il s'agit là d'une colère vis-à-vis d'une mémoire attachée à consacrer des figures nationales perçues comme des injures à l'égard de la communauté noire. Ces statues symbolisent la permanence d'une oppression esclavagiste encore aujourd'hui. Les violences policières racialisées en sont le témoignage le plus explicite. Mais il y a bien d'autres formes d'oppression liées à

la couleur de peau dont notre dossier fait état dans tous les pays du monde contre la communauté noire et d'autres. Ses structures persistantes continuent d'organiser nos sociétés. Tant il est vrai que, loin d'être un phénomène révolu, les formes d'asservissement et d'exploitation des êtres humains sont permanentes.

Mais ce mouvement de protestation oublie à quel point nos sociétés et notre législation ont progressé dans la reconnaissance et la répression des formes nouvelles de l'esclavage. Sans ignorer les mémoires blessées, l'histoire a su réaffirmer l'humanité des Noirs. Des monuments (comme le Mémorial ACTe en Guadeloupe, cf. photographie ci-contre) symbolisent cette reconnaissance. Des anciens ports négriers comme Nantes, Bordeaux ou La Rochelle ont des musées mémoriaux. Des actes juridiques solennels comme la définition de l'esclavage et la traite négrière comme crimes contre l'humanité (loi du 21 mai 2001) attestent la contribution du droit à ce mouvement de restauration mémorielle. Et que dire de la littérature. À travers le concept de Négritude elle a, en assumant le passé, redonné sa dignité à l'homme noir et à la conscience de son rôle historique comme l'a écrit Aimé Césaire :

« *Et j'ai acquis la force de parler
Plus haut que les fleuves
Plus fort que les désastres* »
(Et les chiens se taisaient, 1956).

DALLOZ
www.dalloz.fr



Réf. : 622002